tion doctrinale nette et réfléchie sur les problèmes aussi nombreux que controversés qui touchent à la matière (distinction de l'*augurium* et de l'*auspicium* ; pouvoirs religieux du magistrat romain ; caractères et effets de l'*inauguratio* ; investiture du roi, tant latino-sabin qu'étrusque ; nature des comices calates, etc...).

Henri LÉVY-BRUHL.

Latin médiéval.

Novum Glossarium mediae latinitatis, p. 282-487 : *Meabilis-Miles* : Copenhague, Munksgaard, 1961, 55 cour. dan.

C'est un devoir de saluer chaque nouveau fascicule de ce Corpus, qu'on sait fatalement voué à la lenteur des entreprises monumentales. Les trois premiers fascicules n'auront pas, il s'en faut, couvert le champ de deux lettres de l'alphabet. Et déjà l'équipe est en deuil de l'un des promoteurs les plus éminents : Mario Roques. La tâche cependant se poursuit, et même s'amplifie : le Comité français compte de nouveaux collaborateurs et fait appel à des assistants étrangers ; les articles du présent fascicule reposent sur une base plus large que les précédents, au point que s'impose déjà une refonte de l'Index. En présence d'une richesse d'information sans cesse accrue, le consultant est quasi submergé et désorienté par l'abondance et la diversité des matériaux : langue savante et langue vulgaire, technique et littéraire, héritages et créations, dialectismes, emprunts, fantaisies... Masse hétéroclite, donc invitation au doute, à la critique et au triage. Des articles tels que *medius* ou *miles* mettent en cause des processus linguistiques ou des actions culturelles innombrables ; les interférences entre la graphie pratiquée et la phonétique supposée posent des problèmes d'étymologie (et donc de sens) insolubles (comment distinguer entre les quelque vingt dérivés des chefs de file *merx*, *merces*, *merca*, *marcha*? comment établir la filiation de *meteria*, *meitterium*, *medietarius* et d'une quinzaine d'apparentés? comment expliquer les variantes *metallum-mekallum*, *merdus-mergus*, *mesther-mesga*, *managium-meneum*?). Les problèmes de sens sont multiples : comment *metallizo* prend-il le sens de « fondre »? comment comprendre l'explication donnée sous *mene* : « forme obtenue par mécoupure de *amen* : *a* + *mene* ; cf. *menda* = défaut »? comment *melicari* peut-il signifier à la fois « chanter » et « penser »? existe-il un répondant pour autoriser le sens donné à *meatim* (à ma manière)?

Autant de mots, autant de questions posées. Enquêtes passionnantes pour les spécialistes du médiéval. Mais quel tourment aussi quand on songe que la plupart des solutions devront attendre les confrontations nécessaires, dont l'achèvement du Corpus !

J. MAROUZEAU.

Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert, hrsg. von des Bayer. Akad. d. Wiss. und der Deutschen Akad. zu Berlin ; Bd I, Lief. 3-4 [*aera-angina*] : München, Verlag C. H. Beck, 1960, col. 321-639, le fasc. 20 DM.

Le fascicule 2 a été recensé dans le précédent volume de cette *Revue* (t. XXXVIII, p. 420) ; le fascicule 4 nous arrive à la fin de 1961 ; avec quoi la lettre A n'est pas achevée, il s'en faut ; ce qui reporte à quand la fin de l'alphabet? Et ce n'est là, comme on sait, que le relevé d'un secteur géographique restreint. Une fois de plus, on est déconcerté par l'amplitude et la bigarrure de ce qu'on appelle le latin médiéval ; qu'on parcoure seulement le champ du prototype *ager* ; quelle profusion de dérivés inattendus : *agrale*, *agramen*, *agrarius*, *agresta*, *agresticum*, *agrestis*, *agrestitas*, *agrestosus*, *agriaca*, *agricellus*, *agricolia*, *agricolor*, *agricolus*, *agricolatio*, *agricultiuus*, *agrilis*, *agrinus*, *agrosus* (et je laisse de côté l'héritage des formations classiques). Et un Lexique voisin, le polonais par exemple, fournirait encore : *agrestus*, *agricolaris*, *agricolatus*, *agricolo*, *agricolonus*, *agripennus*. Richesse et diversité qui incitent à la réflexion et peuvent induire à réviser le regret qu'on a souvent éprouvé de voir battue en brèche l'universalité du Du Cange ; on en vient à se demander si la répartition de la tâche entre régions de nature différente n'a pas un avantage : celui de faire apparaître dans l'intérieur du latin médiéval des aires culturelles et linguistiques qui donnent une image plus juste de la multiforme réalité. Invitation en tout cas pour les spécialistes à poser des problèmes de répartition, de diffusion, de terroir, de culture..., dont les données se trouvent soumises à un premier classement par les inventaires régionaux. Abondante matière à réflexions et à recherches pour les médiévistes — dont je m'excuse de n'être pas.

J. Marouzeau.

Lexicon mediae et infimae latinitatis Polonorum, vol. II, fasc. 3 (11) et 4 (12) [*centenarius-commaneo*] : Varsovie, Polska Akademia Nauk, 1960-1961, col. 322-639.

J'ai noté dans cette *Revue* (cf. en dernier lieu t. XXXVIII, p. 520) les précédentes étapes de cette publication. Dans les relevés qu'elle nous présente apparaît de plus en plus la place énorme que tiennent les innovations et transpositions d'origine savante : calques étrangers (de l'arabe : *ceterac* ; du polonais : *chischa* ; de l'allemand : *cirkel* ; du grec : *circinus*) ; formations artificielles par composition (*ceruinubium*), par préfixation (innombrables mots en *circum-* et *circa-*),

par suffixation (*circumferentialiter*), mots artificiels, comme ceux de la logistique (*cesaro, camestro*)... Pot-pourri, plutôt que matériel d'une langue vivante, conglomérat de matériaux disparates qui caractérisent des états de civilisation plutôt qu'un état de langue, mais qui contribuent ainsi à définir l'aspect multiforme de ce qu'on désigne quelque peu abusivement par le terme trompeusement univoque de latin médiéval.

J. Marouzeau.

Bengt Löfstedt, *Studien über die Sprache der Langobardischen Gesetze. Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität* (« Acta Uniuersitatis Upsaliensis, Studia latina », 1) : Stockholm, 1961, xxvi-362 pages, 35 couronnes.

En se heurtant, dans une lecture rapide du titre, au nom des barbares lombards, le latiniste serait tenté de laisser aux médiévistes ou aux romanistes — juristes ou philologues — la lecture de cet ouvrage. Il aurait grand tort. Car c'est en fait le sous-titre, évocateur des travaux du grand et regretté Einar Löfstedt, qui définit le mieux les intentions de l'auteur et l'ampleur de son dessein. Partant de constatations minutieuses opérées sur de nouvelles collations des manuscrits les plus anciens des *Leges Langobardorum*, l'ouvrage s'élève constamment à la considération des grands problèmes que pose l'évolution du latin dans la période de transition qui s'étend de l'antiquité tardive aux siècles carolingiens. Bien plus, tout en s'arrêtant volontairement au seuil du domaine des romanistes, il n'hésite pas, quand l'exige l'éclairage de toutes les données d'un problème complexe, à partir du latin le plus ancien ou à recourir au témoignage des langues romanes. Par là, ces « contributions » — titre cher à E. Löfstedt autant qu'à J. Svennung, le maître dont se réclame notre auteur — demeurent fidèles à la grande tradition de l'école philologique suédoise : celle d'études particulières, mais où l'effort d'explication est si poussé qu'elles finissent par renouveler jusqu'aux idées les plus solidement reçues.

Plus de la moitié du livre est consacrée à étudier conjointement les problèmes, souvent imbriqués les uns dans les autres, que posent « la phonétique et l'orthographe dans les manuscrits les plus anciens de l'Édit de Rothari ». Puis trois chapitres sont consacrés à des questions qui mettent en jeu dans ce même texte la morphologie et la syntaxe, la formation des mots, la lexicographie. Enfin, un dernier et bref chapitre propose quelques interprétations et corrections de certains passages des édits lombards. Trois index (*rerum, uerborum, locorum*) terminent l'ouvrage. La première étude apparaît donc comme la pièce maîtresse du livre. A partir des graphies aberrantes que l'on relève dans

les témoins les plus proches de l'*Édit de Rothari* (643), à peu près tous les problèmes majeurs que posent la phonétique et l'orthographe du latin tardif font l'objet d'une enquête extrêmement approfondie. Celle-ci ne fait pas seulement appel aux documents italo-latins du Moyen Age et de la latinité tardive. Elle recourt également aux témoignages les plus divers : œuvres littéraires, inscriptions, chartes issues de toutes les parties de la Romania. Elle ne néglige pas non plus les études de plus en plus nombreuses dont ces textes ont fait l'objet depuis un siècle, en particulier les plus récentes : des inédits sont même parfois versés au dossier, comme ces inscriptions wisigothiques sur ardoise dont M. Gomez Moreno prépare toujours la publication.

Non moins qu'à l'ampleur de cette documentation, le lecteur est d'abord sensible à la qualité de la méthode avec laquelle sont discutés et, s'il se peut, tranchés les problèmes que posent les recensements de leçons analogues regroupées en tête de chapitre autour d'un phénomène donné. L'auteur incline à mettre toujours en valeur — jusque dans ses derniers chapitres — l'importance primordiale de l'évolution phonétique à l'origine de toutes les transformations observables dans le latin tardif ; mais il a trop le sens de la complexité des phénomènes linguistiques pour ne pas montrer aussi comment orthographe, phonétique, morphologie, syntaxe, lexicographie, comme telles, ont joué souvent le rôle de facteurs concomitants, le phénomène observé n'étant que la résultante de ce jeu de forces alliées ou antagonistes. C'est un jeu comparable que l'on observe d'abord entre les traditions scolaires de l'orthographe normative et les tendances du copiste vers une orthographe phonétique plus fidèle à sa propre expérience phonétique de sujet parlant. Ce souci constant de peser la valeur phonétique des graphies aboutit à donner parfois le pas au souci orthographique sur l'influence de la langue parlée : ainsi les trois aphérèses observées dans les manuscrits anciens de l'*Édit* seraient à considérer comme des hyperurbanismes orthographiques, et non comme le reflet de formes parlées (p. 114). En ces temps de transition, la conscience linguistique des sujets parlants se caractérise souvent par son incertitude. Attentive à ces flottements mêmes, la présente étude enseigne comment de minutieuses statistiques, correctement interprétées, peuvent permettre de déceler dans le mouvement de la langue des « tendances ». Celles-ci constituent en quelque sorte les premières marques sensibles d'une mutation qui se confirmera ou disparaîtra sur telle aire donnée, au cours de l'évolution romane ultérieure. Encore faut-il raisonner sur d'assez grands nombres, et ne pas limiter arbitrairement le choix des exemples, dans l'ordre du nombre comme dans celui de la répartition géographique des documents. Encore faut-il aussi ne pas exiger anachroniquement des lapicides une cons-

cience linguistique trop raffinée, là où, par exemple, ils n'auraient pas pu dire eux-mêmes s'ils percevaient telle désinence de substantif en *-u* comme un ablatif ou un datif. Encore faut-il, enfin, se défier à priori d'un recours commode et confus à la « négligence » des scribes et ne pas faire trop vite appel à la paléographie « comme à une *dea ex machina* » (p. 125) pour expliquer telle particularité orthographique d'une forme donnée. Nous avons cueilli au fil du texte ces observations de méthode dont la prudence rend si instructive la lecture de l'ouvrage, mais aussi donne tant de prix à des résultats si minutieusement obtenus.

Car ces diverses recherches ne se juxtaposent point purement et simplement, comme on pourrait le croire d'abord en parcourant le sommaire du livre. La critique serrée des théories antérieures — classiques ou très récentes — procède ici d'une volonté courageuse d'y voir clair et d'interpréter correctement les faits : l'une des formules favorites de l'auteur est « prendre position » (*Stellung nehmen*). Il le fait toujours avec netteté, bon sens, hardiesse, quitte à conclure par un « non liquet » et à inviter finalement les romanistes à poursuivre la recherche sur leur terrain propre. Mais les voies nouvelles que toutes ces recherches fraient patiemment vers la réalité du latin tardif ne sont point sans converger vers des résultats d'ensemble aussi substantiels que les progrès de détail. Elles aboutissent à une confirmation nuancée des thèses si discutées de H. F. Muller sur le caractère relativement tardif de la mutation du latin aux langues romanes. Elles tendent à prouver que le latin a conservé très tard son homogénéité, et cela sur l'ensemble de l'aire linguistique romane. Cette homogénéité se traduit concrètement dans les « tendances générales » que nous évoquions plus haut. Le mérite particulier de l'ouvrage est de nous montrer comment cette cohérence interne est saisissable même dant le domaine jusqu'ici le moins exploré, et apparemment le plus incohérent : celui de l'orthographe, qui, sur plusieurs points précis, apparaît même à cette époque « d'une homogénéité surprenante » (cf., par exemple, p. 31 et 71). Nous ne pourrions mieux tenter de la définir que comme une régularité dans l'irrégularité. Telle graphie d'un son ou d'un groupe de sons donnés est régulièrement adoptée dans tel mot, et régulièrement évitée dans tel autre. Ainsi en est-il, par exemple, de la graphie *u* pour *o* (p. 71) ou de l'assimilation ou la non-assimilation des préfixes (p. 197). Ces séries régulières sont le plus souvent observables sur l'ensemble des territoires linguistiques de la Romania. Mais, si l'on ne peut observer « des différences locales accusées » (p. 207), il reste que des « tendances » locales sont parfois sensibles à partir du VII^e^ siècle. Ainsi, quelques « tendances » graphiques et phonétiques des copies anciennes de l'*Édit de Rothari* concordent avec les

phénomènes correspondants ultérieurement observables dans l'italien du centre et du nord de la péninsule (cf. en particulier les conclusions, p. 212).

Cette leçon de « temperantia » scientifique s'adresse à tous ceux que l'auteur appelle les « *Spätlatinisten* ». Il est donc possible de définir des tendances d'ensemble en tous les domaines de la langue latine tardive, et jusque sur le terrain si incertain de l'orthographe. Il est même légitime, en certains cas, de conclure avec vraisemblance à la continuité de telle évolution précise depuis le latin ancien jusqu'à telle langue romane. Mais il importe de résister à la tentation de généraliser sans nuancer suffisamment. D'une part, la complexité de l'orthographe tardive ne permet pas de conclure aussi aisément qu'on l'a cru parfois de telle graphie à telle localisation précise de l'origine d'un manuscrit. D'autre part — et nous ajouterons : comme dans l'évolution des êtres vivants —, telle « tendance », que l'on observe sur toute l'aire de la Romania au VII^e^ siècle, a pu ne s'affirmer ensuite en mutation que sur telle aire romane restreinte, ou même disparaître totalement sans laisser de traces dans aucune langue romane.

Tel quel, ce livre est donc d'un conservatisme raisonné. Ce n'est point parce qu'il est timide, mais parce qu'il revendique constamment les droits du bon sens : il se veut strictement fidèle aux données des documents, soucieux d'une explication qui soit à la fois claire et susceptible de rendre compte des faits dans toute leur complexité. Toujours courtois, les débats n'en sont pas moins menés ici avec une acuité qui fait honneur à la formation scientifique de l'auteur : ainsi dans la critique sévère des théories qui veulent expliquer par différents « substrats » le phénomène de la prothèse (p. 107) ou la sonorisation du *t* (p. 138). Livre de polémique constructive autant que d'analyse personnelle, l'ouvrage de Bengt Löfstedt est un travail original et suggestif. Il invite à réviser nombre d'idées solidement reçues : ainsi l'effacement de *hic* au profit de *iste*, que des recensements personnels amènent l'auteur à dénoncer comme une contre-vérité caractérisée (p. 254-257). La place qui est accordée ici aux problèmes de graphie, jusqu'ici traités « en parents pauvres » (*stiefmütterlich*), rend la lecture de l'ouvrage particulièrement recommandable non seulement aux linguistes, mais aussi aux éditeurs de textes tardifs et médiévaux. Les hasards des patronymes scandinaves ont donné à M. Bengt Löfstedt un nom qui lui imposait de hautes exigences. C'est un plaisir de constater qu'il relève plus que dignement le défi de cette homonymie.

Jacques FONTAINE.